

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| | | | | | | | | | ✓ | | |

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

II

La petite caravane marcha ainsi pendant deux jours sans être inquiétée et sans que rien de suspect vint la troubler. Le soir du deuxième jour, les voyageurs campèrent au milieu

— Dieu soit loué, nous serons en sûreté, dit dona Mercedes.
— Et grâce à vous, mon ami, ajouta don Luis avec un regard de tendresse à sa femme, nous aurons accompli ce long et périlleux trajet, sans avoir couru le plus léger danger.
— Ne vendons pas encore la peau de l'ours, dit dona Mercedes avec un mélancolique sourire.



Sidi Muley reparut presque aussitôt, traînant par le collet un misérable revêtu du costume d'Alguazil Mayor...

d'une forêt de cèdres, dans une clairière sur le bord d'un ruisseau perdu, qui, quelques lieues plus loin, après être tombé dans la vallée, devenait une rivière et, se grossissant de divers affluents, prenait une certaine importance.

Lorsque le souper fut terminé, Aramburi alluma sa cigarette.

— Nous avons tourné le Presidio de Yanos, dit-il; demain, si Dieu le permet, après avoir évité le fort "Babispe," nous descendrons par le "Canon del Buitre," et une heure plus tard nous serons à "Paso de Guadalupe," dans l'Arizona, de l'autre côté de la frontière mexicaine.

— La senora a raison, dit Aramburi, nous sommes sur la frontière, c'est-à-dire à l'endroit le plus périlleux de notre voyage: je dois de plus vous avertir que depuis hier, nous sommes dans l'État de Chihuahua.

— Oh! qu'importe cela, dit don Luis gaiement, à quoi bon nous inquiéter, Dieu nous a protégés jusqu'à présent, il ne nous abandonnera pas au port; les alguazils ont perdu nos traces, et sans doute nous ne les reverrons plus.

— Peut-être se sont-ils postés en avant pour nous arrêter à la frontière.

— Humph! on croirait, Dieu me pardonne, que vous prenez

à tâche de nous effrayer ce soir, cher ami ? dit-il avec un sourire contraint.

— Loin de moi cette pensée, Seigneurie, je veux seulement vous avertir de redoubler de prudence, et de visiter vos armes avec soin : il faut tout prévoir ; du reste, vous pouvez dormir tranquilles, je réponds que rien ne vous troublera cette nuit.

Sur ces derniers mots, chacun se prépara à s'installer le mieux possible pour la nuit.

Un peu avant le lever du soleil, Aramburi révoilla les voyageurs.

— Eh bien ? demanda don Luis, quoi de nouveau ?

— Rien en apparence, répondit le contrebandier.

— Comment, en apparence, il y a donc quelque chose ?

— Je ne sais, je n'ai rien vu de suspect, et pourtant la sierra ne me semble pas avoir son aspect accoutumé ; je suis préoccupé, malgré moi, peut-être ferions-nous bien de revenir sur nos pas et de chercher un autre passage.

— Non, dit résolument dona Mercedès en coupant la parole à son mari, mieux vaut en finir, poussons en avant quand même ; ces inquiétudes sont cent fois plus cruelles qu'un danger véritable ; si l'on nous attaque nous nous défendrons, et malheur à ceux qui essayeront de nous barrer le passage.

— Vous le voulez, Mercedès ? dit tristement don Luis.

— Oui, je le veux et pour vous et pour moi, mon ami ; tous deux nous tremblons constamment pour la vie l'un de l'autre ; cette existence n'est plus supportable, allons à la grâce de Dieu : il nous voit, il nous juge, il sait que nous sommes innocents, il ne nous laissera pas périr.

— En avant donc, puisque vous l'exigez, ma bien-aimée ; dit don Luis en la serrant tendrement dans ses bras.

— Eh bien, partons, dit Aramburi, peut-être, grâce aux ténèbres, échapperons-nous ; d'ailleurs je marcherai en avant et je reconnaitrai le terrain.

— Non pas ! s'écria vivement don Luis, puisque nous jouons notre partie décisive, le commandement m'appartient et je le réclame ; soyons prudents, ne nous faisons pas tuer dans une embuscade ; nous avons, cher Aramburi, un batteur d'estrade dont l'instinct est infailible, et qui nous avertira plus sûrement du danger que vous ne pourriez le faire avec toute votre science de contrebandier, ce batteur d'estrade est Diamant, bientôt vous le verrez à l'œuvre.

Tout en parlant ainsi, il appela son chien, le caressa, puis il dit d'un ton de commandement :

— En avant Diamant et fais bonne garde.

Le chien poussa deux ou trois de ces petits cris doux dont il avait l'habitude, remua la queue, et s'élança en avant en ayant soin de raser le bord de la sente et de se tenir constamment dans l'ombre, avec laquelle il se confondait complètement ; les voyageurs suivirent, l'œil au guet et le doigt sur la détente.

Le contrebandier avait eu le soin de faire garnir les sabots des chevaux de chiffons pleins de sable, rappelant ces brodequins que le maréchal de Saxe voulait faire adopter pour la cavalerie en campagne.

Les voyageurs n'échangeaient pas un mot, ils glissaient sans bruit dans la nuit, comme de sinistres fantômes.

Ils marchèrent ainsi assez rapidement pendant près d'une heure et demie ; le ciel commençait à se zébrer à l'horizon de larges bandes d'opale, les étoiles s'éteignaient les unes après les autres dans les profondeurs du ciel ; le froid était plus vif, un silence solennel régnait sur le sombre paysage, à peine troublé à de rares

intervalles par le cri mélancolique de la hulotte bleue ; on aurait dit qu'à l'approche du jour, la nature se recueillait pour saluer l'apparition prochaine du soleil qui allait dissiper les ténèbres.

Don Luis espérait déjà que le danger était passé, lorsque soudain Diamant fit entendre un grondement sourd et se replia sur la caravane.

Aussitôt les cavaliers firent halte, sautèrent à terre et s'embusquèrent derrière un énorme bloc de roches ; cette manœuvre fut exécutée avec une rapidité telle qu'il ne s'écoula pas deux minutes entre le grondement du chien et l'arrêt des voyageurs derrière le rocher.

— Maudit animal ! dit une voix contenue à une cinquantaine de pas en avant.

— Silence ! donc, dit aussitôt une autre voix.

C'en fut assez, don Luis épaula sa carabine, deux décharges éclatèrent, et deux cris de douleur répondirent.

Don Luis avait tiré au juger, il avait fait coup double ; en une seconde deux nouvelles cartouches furent glissées dans sa carabine.

— Attention, dit-il d'une voix faible comme un souffle.

Au même instant une formidable détonation se fit entendre, et l'on entendit les balles crépiter en s'aplatissant sur le rocher.

Les voyageurs ne répondirent pas.

Une nouvelle décharge éclata.

— En avant ! cria une voix forte, avez-vous peur de deux hommes ? en avant, mille diables !

On vit s'élançer en courant une vingtaine d'hommes.

— Feu ! cria don Luis ! feu tout le monde ; mais que personne ne se montre sans mon ordre !

Alors une fusillade bien nourrie éclata derrière le rocher.

Les assaillants étaient presque à bout portant, pas une balle ne fut perdue.

— Dix hommes à droite et dix hommes à gauche pour leur couper la retraite, cria don Luis, et feu ! feu toujours !

Le cœur manqua aux assaillants décimés par cette grêle de balles ; ils reculèrent ; mais un dizaine de coups de feu qui leur arrivèrent en flanc leur fit presque aussitôt changer leur retraite en déroute ; sourds aux ordres de leurs chefs, ils se mirent à descendre en courant la montagne sans regarder derrière eux, poursuivis dans leur fuite par quelques coups de carabine qui firent de nouvelles victimes.

C'était Quohillo qui avait pris les assaillants en flanc en se glissant comme un serpent dans l'ombre et les attaquant à l'improviste à coups de revolver.

Don Luis et ses deux compagnons se hâtèrent de remettre des cartouches dans leurs revolvers, afin d'être prêts au cas peu probable où l'ennemi tenterait une nouvelle attaque.

Pendant le combat qui n'avait pas duré plus d'un quart d'heure, dona Mercedès, malgré les prières et les instances de don Luis, s'était obstinée à rester à son côté, un revolver de chaque main, mais sans se servir de ses armes, pâle mais résolue et décidée à combattre si besoin était.

Tout à coup de grands cris se firent entendre de plusieurs côtés à la fois, et des hommes armés jusques aux dents surgirent de toutes parts, du milieu des buissons, de derrière les rochers, du haut des arbres même, et en moins de cinq minutes ils eurent envahi le chemin.

Mais, chose singulière, aucun d'eux ne se dirigeait du côté des voyageurs dont ils semblaient ne pas vouloir s'approcher, soit par dédain, soit, ce qui n'était que plus probable, parce qu'ils ignoraient leur présence.

— Après les obaals, les tigres, dit Aramburi à voix basse à don Luis, ce sont les bandits.

— Carai ! dit froidement don Luis, cette fois je crois que ce sera d'ôr !

— Vivo Dios ! vous êtes un homme, dit le contrebandier avec admiration, c'est plaisir de se faire tuer à vos côtés ! c'est égal, ajouta-t-il en riant, c'est à présent que nous aurions besoin de notre armée imaginaire de tout à l'heure !

Sur ces entrefaites, une gerbe de flamme jaillit au-dessus de l'horizon comme le bouquet d'un feu d'artifice grandiose, le soleil était levé, les ténèbres avaient disparu.

Rien ne saurait rendre l'expression étrange que prit alors le paysage majestueux qui se déroula subitement aux regards effarés des voyageurs.

Sur le sentier, les cadavres étendus de huit ou dix alguazils, déjà frappé de la rigidité éternelle de la mort ; d'autres, blessé seulement, essayant en se lamentant d'exciter la pitié des hommes qui les entouraient d'un air guoguenard, groupés dans les poses les plus pittoresques, là où ils s'étaient arrêtés, les uns debout sur la pointe d'un rocher, d'autres assis sur les pentes abruptes de la montagne et dans le fond l'immensité du désert, cet incommensurable océan de verdure, d'où émergeaient montagnes et collines boisées.

Cependant, quelques bandits revenaient amenant au milieu d'eux les alguazils fugitifs et conduisant don Manuel Belgrano derrière lequel se tenaient quelques alguazils, sept ou huit au plus, restés fidèlement auprès de lui après la fuite de leurs compagnons.

Don Manuel Belgrano marchait calme et fier au milieu des bandits, sans forfanterie comme sans faiblesse, comme si, au lieu d'être leur prisonnier, il eût été leur vainqueur.

Les bandits firent arrêter leurs prisonniers assez loin de l'endroit où se tenaient don Luis et ses compagnons et les laissèrent sous bonne garde, puis ils continuèrent à s'approcher.

Tout à coup Diamant qui, depuis quelques instants donnait des signes d'inquiétude, s'élança en avant et bondit après l'un des bandits qu'il semblait vouloir manger de caresses à la grande surprise des autres bandits qui ne comprenaient rien à cette reconnaissance et à la joie que l'homme et l'animal semblaient éprouver de se revoir.

L'étonnement de don Luis cessa presque aussitôt en reconnaissant Sidi Muley, l'ancien spahis, Camacho et Navaja.

— Il est inutile de rester plus longtemps cachés, dit don Luis, venez, je crois que nous n'avons rien à redouter de tous ces hommes.

Il repassa ses revolvers à sa ceinture, donna le bras à dona Mercedes qui, elle aussi, avait reconnu Sidi Muley et ils émergèrent de derrière le rocher suivis par Aramburi et Cuchillo.

Au moment où don Luis et dona Mercedes parurent, il se fit un grand silence dans la foule des bandits.

Tous les fronts se découvrirent respectueusement.

Sidi Muley, toujours suivi de Diamant qui ne se lassait pas de bondir autour de lui et accompagné par Camacho, Navaja et trois ou quatre autres, les principaux de la bande sans doute, s'approcha de don Luis et de dona Mercedes qu'il salua courtoisement.

— Comment, vous ici, Sidi Muley, je ne comptais guère avoir le plaisir de vous voir aujourd'hui ?

— Nous vous attendons depuis onze jours, Seigneurie, répondit l'ancien spahis, c'est-à-dire depuis le jour où vous avez quitté Santa Lucia.

— Voilà qui est singulier, dit don Luis, je ne savais pas moi-même, il y a deux jours, venir de ce côté.

— Depuis votre entrée dans la sierra nous vous entourons sans que vous vous en doutiez.

— Bon ! fit-il gaiement, je comprends, il y a du don Estevan et du don Jose là dedans.

— En effet, señor, c'est par leur ordre que nous veillons sur vous.

— Sont-ils ici !

— Non, señor, mais ils y seront avant quelques heures.

— Bon ! voilà qui me fait grand plaisir ; cependant vous ne faisiez pas si bonne garde que les alguazils...

— Excusez-moi, señor ; depuis que les alguazils au nombre de quarante ont quitté cette nuit à minuit « Babispe », nous ne les avons pas perdus de vue un instant ; sans qu'ils s'en doutassent nous les tenions au bout de nos carabines ; nous les avons laissés dresser leur ambuscade, et nous nous sommes tenus prêts à intervenir.

— Il aurait peut-être mieux valu empêcher l'attaque.

— Vous avez sans doute raison, señor, mais Camacho et moi nous avons pensé qu'il valait mieux vous laisser sortir d'affaire tout seul afin de montrer à nos camarades ce que vous êtes capable de faire ; maintenant ils vous connaissent et sont prêts, sur un signe de vous, à se faire tuer pour vous servir.

— Oui ! oui ! vive don Luis ! vive le brave Platero ! s'écrièrent les bandits en agitant joyeusement leurs chapeaux.

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites, Sidi Muley, pas plus qu'à l'enthousiasme de ces braves gens.

— C'est vrai, señor ; mais cela prouve seulement que je suis un imbécile.

— Un imbécile, vous ?

— En plein, señor, malheureusement, j'ai voulu faire le beau parleur au lieu de vous remettre la lettre, ce que j'aurais dû faire tout de suite.

— Quelle lettre ?

— Celle dont je suis chargé.

— De qui est-elle ?

— De don Estevan, señor.

— Mais donnez-la donc cette lettre !

— C'est juste.

Il la retira de la golilla de son sombrero, dans laquelle elle était passée, et la présenta respectueusement à don Luis, celui-ci la lut rapidement du regard ; malgré tous ses efforts pour se contenir, une vive émotion parut sur son visage.

— Sidi Muley, dit-il avec un léger tremblement dans la voix tout en repliant la lettre, je ne puis vous répondre, car c'est à vous que je dois adresser ma réponse, n'est-ce pas ?

— Oui, señor, à moi et à mes camarades.

— Je ne puis, dis-je, vous répondre avant de vous poser une condition.

— Laquelle, señor ? Il faudra qu'elle soit bien extraordinaire pour que nous la refusions.

— Je désire causer avec don Manuel Belgrano, Alcade Mayor de Chihuahua.

— Ce n'est que cela, señor ?

— Pas autre chose. Je vous annonce d'avance que l'entretien que je veux avoir avec ce caballero aura lieu à haute voix et devant vous tous.

— A quoi bon, señor, vos affaires ne nous regardent pas.

— Vous vous trompez, Sidi Muley, elles vous intéressent beaucoup au contraire, vous et vos camarades.

— Comment cela pourrait-il être, señor ?

— Parce que du résultat dépend essentiellement la réponse que je vous ferai.

— Ah ! diable ! c'est sérieux, alors ?

— Très sérieux, mon ami.

— Quo pensez-vous de cela ? camarades, dit l'ancien spahis à ses compagnons.

— Nous pensons, répondit Camacho au nom de tous, que don Luis agit en galant homme, et que nous devons lui accorder ce qu'il nous demande.

— Vous entendez, señor, c'est convenu ; on va tout préparer pour cet entretien.

— Comment, de quels préparatifs parlez-vous, Sidi Muley ? amenez ici l'Alcade, faites rapprocher vos camarades : il n'est pas besoin d'autres cérémonies, nous sommes dans la montagne.

— Fais ce que désire don Luis, dit Camacho.

— Soit, je vous obéis, señor.

— Allez, Sidi Muley, j'attends.

III

Tandis que Sidi Muley, qui paraissait tenir un certain rang parmi les bandits, donnait l'ordre à ses compagnons de se réunir sur le chemin où s'était livré le combat, et envoyait chercher l'Alcade de Chihuahua, gardé à vue à l'écart, don Luis après avoir fait lire à dona Mercedès la lettre de don Estevan, qui lui était parvenue d'une façon si singulière, avait entamé à voix basse avec la jeune femme une conversation fort animée ; conversation dans laquelle les deux époux, pour la première fois depuis leur mariage, semblaient d'une opinion différente ; cependant, ce dissentiment ne persista pas longtemps, et, à la suite de quelques mots prononcés par dona Mercedès avec une certaine chaleur, les deux époux tombèrent d'accord et se serrèrent la main en échangeant un regard humide de tendresse.

Aramburi et Cuchillo, après avoir attaché les chevaux aux arbres de la route, avaient allumé leurs cigarettes et s'étaient mis à causer de la façon la plus amicale, avec quelques bandits connus d'Aramburi et paraissant avoir une vive amitié pour lui.

Cependant, les bandits, obéissant aux ordres de Sidi Muley, avaient peu à peu quitté les positions occupées par eux jusque-là et étaient venus se ranger presque militairement de chaque côté de la route, la crosse du fusil reposant à terre ; l'air insouciant, et échangeant entre eux des lazzi et des plaisanteries assez épiques contre les alguazils, assez bêtes, disaient-ils, pour être ainsi venus les yeux fermés se jeter dans la gueule du loup.

Sur ces entrefaites, une dizaine de bandits arrivèrent conduisant au milieu d'eux don Manuel Belgrano dont les traits impassibles et presque marmoréens, semblaient défier ceux dont il était le prisonnier.

Les alguazils, demeurés fidèles à leurs chefs avaient été aussi amenés ; mais on les arrêta à une vingtaine de pas en arrière.

Les gardes de don Manuel firent halte et le laissèrent s'avancer seul vers don Luis, qui de son côté, faisait quelques pas à sa rencontre.

Bientôt, les deux hommes se trouvèrent face à face, à deux pas l'un de l'autre.

Ils se saluèrent froidement, mais poliment ; puis, l'Alcade dit d'une voix sèche :

— Vous désirez me parler, señor, quant à moi je n'ai rien à vous dire ; je crois que tout entretien entre nous est inutile ;

cependant puisque les bandits que vous commandez m'ont conduit en votre présence, j'en profiterai pour vous déclarer que je suis porteur d'un ordre de la cour suprême qui vous déclare coupable de tentative d'assassinat avec préméditation sur la personne inviolable du gouverneur de l'État de Sonora, le général don Lope de Tordesillas, vous met hors la loi, ordonne à toutes les autorités de vous courir sus et de vous arrêter partout où vous serez rencontré ainsi que vos fauteurs et complices ; de vous conduire mort ou vif dans les prisons de l'État dans les limites duquel vous aurez été pris ; êtes-vous décidé à obéir à cet ordre et à vous rendre mon prisonnier ?

— Avant de me parler ainsi que vous le faites, vous auriez dû, señor, faire attention à l'endroit où vous êtes, dit don Luis avec un accent glacé, et de quels hommes vous êtes entouré ; les rodомontades ne sont pas de saison, señor : au lieu de venir à moi la menace et l'insulte à la bouche, peut-être aurait-il mieux valu, pour vous et pour les pauvres diables qui vous accompagnent, prendre un ton plus modéré et plus en rapport avec la situation critique dans laquelle vous vous trouvez.

— Je n'ai pas à discuter avec vous, señor, vos bandits ne m'effrayent pas, que peuvent-ils me faire ? me tuer sur votre ordre ; soit, mais, je serai mort en faisant mon devoir, voilà tout ; je me suis sottement laissé tomber dans le guet-apens que vous m'avez tendu, je saurai en subir, s'il le faut, les conséquences.

— Vous savez mieux que moi, señor, reprit don Luis plus froidement encore, que ces braves gens qui nous entourent me sont inconnus, que je ne suis pas leur chef, qu'il y a dix minutes j'ignorais leur présence ici ; quant au guet-apens dont vous parlez, c'est par vous seul qu'il a été préparé, mais bien que vous fussiez plus de quarante, les drôles que vous commandez sont si lâches et si misérables qu'ils se sont laissés battre et se sont sauvés honteusement devant trois hommes résolus, mais assez sur ce sujet ; venons au fait ; je suis prêt à me rendre sur parole.

— Qu'entendez-vous par là ? dit l'Alcade avec un sourire railleur.

— J'entends que, innocent des crimes que l'on m'impute faussement, je serai libre de ma personne, que nul ne mettra la main sur moi, et que je me rendrai sans escorte devant la cour suprême.

— Et à quelle époque comparaitriez-vous devant la cour, si on vous laissait libre de vous y rendre à votre guise ? dit-il d'une voix doucereuse.

— Je vous y précéderai, señor ; dans dix jours, je me présenterai quoi qu'il puisse arriver, je vous le jure sur mon honneur, répondit-il avec noblesse.

— L'honneur d'un bandit ! allons donc, señor, vous me supposez fou ou imbécile, pour oser me dire en face de telles absurdités, non : il faut, comme les assassins et les misérables de votre espèce, moins coupables que vous l'êtes, que vous soyez conduit les fers aux pieds et aux mains dans les prisons de Chihuahua, où vous attendrez votre jugement.

Les bandits murmurèrent ; don Luis fit un geste, tous se turent.

— Telle est bien votre résolution ? reprit don Luis.

— Oui, et rien ne la changera.

— Pourquoi cette animosité contre un homme dont vous connaissez l'innocence ? Pourquoi cette oruauté que rien ne justifie ?

— Je ne suis pas votre juge ; j'exécute la loi sans la discuter, j'obéis aux ordres que j'ai reçus ; vous vous défendrez devant le tribunal, je n'ai d'autre mission que celle de vous arrêter.

— Vous en avez menti, misérable assassin ! dit don Luis avec un accent terrible ; puisque rien ne saurait vous faire renoncer à vos odieux projets, soit, devant tous je vous démasquerai.

— Une telle insulte, à moi ! s'écria l'Alcade avec fureur.

— Oh ! assez ! reprit don Luis en croisant les bras sur la poitrine et le couvrant d'un regard d'imposant mépris ; assez misérable, aucun des hommes qui vous entourent et que vous traitez de bandits, si criminels qu'ils peuvent être, n'atteindront jamais à la hauteur de votre infamie ! Ah ! vous parlez de justice ! Eh bien, justice va être faite, je vous le jure, ici tout de suite devant tous ! Señor don Manuel Belgrano de Tierral y Tordesillas ! pensiez-vous donc m'être inconnu, magistrat intègre, qui faites tant de bruit d'un honneur que cent fois vous avez vendu au plus offrant !

Il fit un signe à Sidi Muley.

Celui-ci s'approcha aussitôt, don Luis lui dit quelques mots à voix basse.

L'ancien spahis fit un signe d'assentiment.

Et se retournant vivement, il saisit à l'improviste l'Alcade à la gorge, le renversa à demi étranglé, en un tour de main, toutes les poches, même les plus secrètes de l'Alcade, furent visitées et retournées, et leur contenu remis à don Luis.

Cette attaque fut si imprévue, si prestement exécutée, que don Manuel Belgrano fut dépouillé de tout ce qu'il portait, avant même d'avoir conscience de ce qui lui arrivait.

— A l'autre, maintenant, dit don Luis.

Sidi Muley releva l'Alcade en le soulevant par le poignet et l'abandonnant à lui-même, et s'éloigna presque en courant.

Toute la jactance de l'Alcade avait subitement disparue, une métamorphose complète s'était opérée en lui ; il tremblait de tous ses membres, ses yeux égarés roulaient dans leurs orbites, une sueur froide perlait à ses tempes, une pâleur terreuse couvrait son visage, ses traits convulsés par la terreur lui faisaient un masque hideux et repoussant.

Les bandits, d'abord assez mécontents de la mansuétude de don Luis, riaient maintenant à pleine gorge, raillaient sans pitié le magistrat, qui si souvent les avait épouvantés et dont maintenant la lâcheté immonde leur inspirait un indicible dégoût.

Don Luis avait rejeté aux pieds de l'Alcade l'or et les bijoux que Sidi Muley lui avait enlevés, il n'avait conservé dans ses mains qu'un portefeuille gonflé de papiers.

Sidi Muley reparut presque aussitôt, traînant par le collet un misérable revêtu du costume d'Alguazil Mayor, qu'il obligeait à marcher, malgré les gémissements et les plaintes que le drôle poussait à chaque pas.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

LE TESTAMENT SANGLANTE

PREMIERE PARTIE.

I

LE REVENANT

Une fois là, le jeune homme n'hésita plus ; il marcha droit à la porte du cabaret et frappa ; une jeune fille d'une éblouissante beauté vint lui ouvrir ; mais à peine eut-elle jeté les yeux sur lui qu'elle jeta un cri de surprise et d'épouvante, comme si un spectre se fût tout à coup dressé devant elle ; d'un geste, il lui imposa

silence ; alors la belle jeune fille après l'avoir regardé de nouveau, sans doute pour mieux s'assurer de son identité, s'esquiva sans mot dire, et disparut comme un oiseau, comme une sylphe, ou plutôt comme une femme qui a un secret à apprendre ou à raconter.

Il ne resta plus dans le cabaret que notre voyageur et l'hôte, maître Sébastien Thibaut, qui arriva tout essoufflé du fond de l'arrière-salle, montrant au nouveau venu ses joues enluminées, son ventre prédominant et sa physionomie bavarde, attributs classiques de l'emploi.

L'étranger ne lui laissa pas le temps d'offrir ses services :

— Êtes-vous, lui dit-il, le maître de cette maison ?

— Oui, monsieur, pour vous servir, répliqua l'hôte d'un air épressé.

— C'est bien ; je vous la prend pour ce soir... pour moi seul et ceux que je voudrai y recevoir, entendez-vous bien ?

— Mais, monsieur, voici huit heures qui sonnent ; mes pratiques vont arriver, et je ne sais comment faire...

— A combien s'élève chaque soir le total de leur dépense et de votre recette ?

Thibaut réfléchit un moment, comme s'il s'agissait de combiner des chiffres gigantesques ; puis il répondit :

— Environ une trentaine de livres.

— En voici cent, fermez votre porte et ne recevez personne.

Le tavernier s'inclina en signe d'obéissance.

— Maintenant, écoutez-moi, reprit l'étranger : vous connaissez sans doute un jeune homme de cette ville, nommé Dominique Ermel ?

— Premier clerc chez maître Margerin, le notaire ?

— Justement.

— Un bien bon jeune homme, monsieur : honnête, rangé, joli gargon, et amoureux comme un fou de mademoiselle Antoinette Margerin, la fille unique de son patron, qui ne veut pas la lui donner, parce que M. Dominique est trop pauvre ! La belle raison, vraiment ! poursuivit Thibaut en haussant les épaules.... Comme si M. Dominique et mademoiselle Antoinette n'étaient pas faits l'un pour l'autre, sous tous les rapports ! Il faut convenir que les parents sont quelquefois d'une dureté, d'un orgueil, d'une avarice, d'une...

— Tout ceci ne nous regarde pas, interrompit l'étranger impatienté de ce flux de paroles ; j'ai une autre question à vous faire : connaissez-vous aussi Claude Rioux, le pêcheur ?

Ici le cabaretier fit une horrible grimace.

— Si je connais Claude Rioux ! Hélas ! que trop, mon bon monsieur, que trop !... Je n'ai pas de mal à en dire ; c'est un vigoureux gaillard, qui n'a pas son pareil à la pêche, et qui est le roi de nos joutes et de nos luttes.

— Eh bien, alors !

— Mais croiriez-vous, monsieur, reprit Thibaut en baissant la voix, qu'il a l'audace de faire la cour à ma fille !... Lui, Claude Rioux, un pauvre diable qui n'est rien et qui n'a rien, aspirer à la main de mademoiselle Julie Thibaut, la plus jolie fille d'Avignon, et destinée à avoir un jour jusqu'à douze cents écus de dot ! Ah ! monsieur, dans quel temps vivons-nous ! Les enfants n'obéissent plus à leurs parents. Lorsque j'eus le malheur de perdre ma femme, je crus que j'allais avoir quelques années de repos... je comptais sans ma fille ! Depuis qu'elle est devenue grande comme vous et moi, et belle comme notre sainte Vierge, je suis dans des trances perpétuelles ! les amoureux à écarter, les galants à éconduire, et, par-dessus le marché, Claude Rioux que Julie a le mauvais goût de préférer... Ah ! quel métier ! aussi j'en pâlis, j'en mai-

gris, j'en dépérissais... Mais pardon, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ? ajouta Thibaut qu'avait emporté son naturel expansif, et qui revenait à son rôle d'aubergiste.

— Vous allez vous rendre à l'instant chez M. Dominique Ermel, le clerc de notaire, et vous lui direz qu'on l'attend ici : s'il vous demande de quel part, vous répondrez par ces deux noms : " Clotilde, le Lys ; " il comprendra et il viendra.

— J'y cours, dit Thibaut, croyant ne pouvoir obéir assez vite à un homme qui payait aussi bien.

— Un moment, vous irez ensuite chez Claude Rioux, le pêcheur, vous lui direz qu'on l'attend ici ; s'il vous demande de quelle part, vous lui ferez la même réponse ; il comprendra et il viendra.

— J'y vais, répondit l'hôte, quoique cette seconde commission parût lui plaire beaucoup moins que la première.

— Allez.

— Mais où diable a passé Julie ? s'écria Thibaut s'apercevant alors de la disparition de sa fille ; oh ! décidément cette fille-là me rendra fou !... elle glisse entre les doigts comme une anguille.

Et tout en débitant ses doléances paternelles, il prenait son feutre et son manteau et s'appêtait à sortir.

— Soyez tranquille et fermez bien la porte, lui dit l'inconnu, je garderai la maison.

L'hôte sortit ; le voyageur, resté seul, écouta un moment le bruit des pas qui s'éloignaient ; puis, s'accoudant sur un coin de la table, il demeura plongé dans une ardente rêverie.

Au bout d'une demi-heure, la porte se rouvrit, et deux jeunes gens, à peu près du même âge, se précipitèrent dans le cabaret, en s'écriant avec un accent de joie auquel se mêlait une sorte d'étonnement et de trouble :

— Monsieur Gaston de Tervaz !

L'étranger qu'ils venaient de nommer ainsi leur tendit la main, et répliqua, non moins ému qu'eux : Dominique ! Claude !...

Le premier de ces deux jeunes gens portait l'humble costume traditionnel que vous retrouvez, au Théâtre-Français, à tous les derniers actes de la comédie : tricorne à forme basse, rabat, justaucorps de serge noire, oulotte de la même étoffe, bas et souliers assortis ; mais sa taille svelte et élégante, sa physionomie sentimentale et expressive, n'en attirait pas moins l'attention, il se nommait Dominique Ermel.

L'autre (c'était Claude Rioux) formait avec son compagnon un contraste frappant. grand, vigoureux, découplé, l'œil rempli de feu et d'énergie ; des cheveux noirs s'échappant en désordre de dessous son bonnet de laine brune, des épaules athlétiques se dessinant sous un caban de cadis, espèce de ratine grossière fabriquée dans le pays ; tel était ce jeune homme que maître Thibaut pouvait redouter comme un mauvais paillard, mais qu'une jeune fille ou un sergent recruteur n'eussent pu s'empêcher d'admirer comme un type de force et d'audace.

Ils serrèrent encore la main que Gaston de Tervaz leur avait tendue, quand celui-ci, arrêtant les questions qui semblaient se presser sur leurs lèvres, leur dit d'une voix que l'émotion rendait presque méconnaissable.

— Avant tout, mes amis, un mot, un seul mot. mademoiselle Clotilde de Perne ?...

En entendant ce nom, cette interrogation passionnée, Claude et Dominique baissèrent tristement la tête ; Gaston devint horriblement pâle, et s'écria :

— Elle est morte ?

— Non, répondirent ensemble Claude et Dominique.

— Alors elle est mariée ?

Cette fois ils gardèrent le silence ; mais ce silence même répondit pour eux.

Gaston se laissa retomber sur une chaise, comme un homme foudroyé ; il appuya une main sur son cœur, l'autre sur ses yeux. mais bientôt, malgré ses efforts pour se contenir, de violents sanglots brisèrent sa poitrine ; de grosses larmes, glissant à travers ses doigts crispés, tombèrent le long de ses joues.

Où il se trouvait à un de ces instants où toute consolation est impossible ; ses deux amis le comprirent, et le laissèrent donner un libre cours à son désespoir ; à la fin, Ermel s'approchant de lui et essayant de presser sa main :

— Du courage, lui dit-il avec un accent mélancolique et doux ; mademoiselle de Perne vous croyait mort, et...

— Et il y a eu dans tout cela une affreuse manigance ; ajouta Claude Rioux d'un air sombre.

— Mariée ! mariée ! répétait Gaston dont chaque mot était entrecoupé par ses pleurs... Moi qui revenais avec tant d'amour et d'espoir, moi qui croyais en elle comme en Dieu ! Ah ! elle s'est donc lassée de m'attendre ! Et cependant, s'il y avait au monde une femme qui parût devoir garder la foi jurée, c'était elle ! Tant de fermeté, de résolution et de courage ! Aurais-je eu un pied dans le tombeau, je me disais qu'elle ne faiblirait pas ; aurais-je été cloué dans le cercueil, il me semblait qu'elle me resterait fidèle... Illusions que tout cela ! mensonges ! folies ! tout est brisé perdu, anéanti pour jamais !

Puis passant de l'abattement à une sorte de curiosité fébrile

— Et qui a-t-elle épousé ? demanda-t-il.

— Le vicomte de Varni.

— Le vicomte de Varni ! l'homme qu'elle détestait le plus ! l'ennemi personnel de son père !

— Oui, le vicomte de Varni, le cousin du vice-légat, l'homme dont la haine est mortelle.

— Ah ! elle est donc perdue deux fois ! reprit M. de Tervaz retombant dans son premier désespoir.

Et cependant, comme le cœur humain est ainsi fait que la douleur même ne peut y entrer sans y laisser pénétrer une lueur. Gaston fut aussitôt frappé de l'idée que, pour décider Clotilde de Perne à épouser M. de Varni, il fallait qu'il se fût passé quelque chose d'extraordinaire : « A coup sûr, se dit-il, elle a pu donner sa main, mais non pas son cœur. »

Cette idée le ranima, et se tournant de nouveau vers Claude et Dominique, qui n'osaient rompre ce douloureux silence :

— Voyons, mes amis, leur dit-il avec un peu plus de calme. racontez-moi tout, je vous promets d'avoir du courage.

— Mais, vous-même, monsieur Gaston, répliqua Dominique Ermel, qui comprit qu'il fallait le distraire de ces premiers déclairements de cœur, dites-nous donc comment vous êtes ici, vous que nous avons pleuré, vous que nous avons cru victime, avec tout l'équipage du " Lys, " de la perfide attaque des Anglais ?

Et le jeune clerc de notaire tendit à Gaston un numéro du " Courrier d'Avignon, " à la date du mois de décembre 1753, dans lequel on lisait que deux vaisseaux de Sa Majesté Louis XV, " le Lys et l'Alcide, " surpris par les Anglais dans la mer des Indes, contrairement au droit des gens et à la foi des traités, avaient été, après une longue et héroïque résistance, vaincus et coulés à fond par des forces trois fois supérieures.

— Eh ! qu'importe ce que j'ai souffert ! reprit Gaston de Tervaz après avoir lu ; j'espérais alors ! j'aimais, j'étais aimé ! Cet infini de l'océan et du ciel que j'avais sous mes pieds et sur ma

tête, je le retrouvais dans mon cœur... Et lorsque mon pauvre vaisseau sombra, abîmé sous les boulets ennemis, lorsque, blessé au bras et à la poitrine, je devenais moi-même prisonnier, je répétais tout bas ce doux nom de Clotilde... et le captif redevenait libre !... et le vaincu se retrouvait heureux !

— Mais enfin, ce combat, cette captivité, ces bruits de mort ?

— Il est très vrai que le "Lys" n'exista plus, que presque tout l'équipage a péri, que mon pauvre capitaine a été tué sous mes yeux, dit Gaston qui se reprenait peu à peu à ses souvenirs un moment brisés par la douleur ; le combat a été acharné ; nos deux vaisseaux ont luttés pendant huit heures contre cinq vaisseaux anglais ; deux fois nous avons essayé l'abordage, et deux fois le vent contraire a déjoué nos efforts. Notre pont était jonché de morts ; les deux lieutenants tués ; le capitaine, placé devant le pavillon, jurait qu'il s'y ferait clouer plutôt que de se rendre ; en ce moment, je l'ai vu disparaître ; j'ai entendu un grand cri, mais le pavillon blanc y était encore : *Vive le roi !* me suis-je écrié, et à toi, Clotilde, toujours !... puis je suis tombé à mon tour sur le pont ; mon sang coulait à flots de mes deux blessures... je ne les avais pas senties...

Malgré lui, en retraçant cette scène, M. de Tervaz retrouvait un peu de force et d'ardeur ; ses joues étaient moins pâles, un éclair brillait dans ses yeux encore mouillés de larmes.

— Quand je revins à moi, poursuivit-il, j'étais couché dans la cabine d'un des capitaines anglais. Le capitaine Hower m'a traité comme son enfant, et pendant tout le temps que nous avons passé ensemble, j'ai trouvé en lui, sous des formes austères et froides l'affection et le dévouement d'un père ; à la fin, il y a six mois, nous étions à Saint-Domingue : "Gaston, me dit-il, vous êtes libre ; les bruits de guerre qui avaient couru entre l'Angleterre et la France, sont momentanément dissipés.

Je reçois un ordre de l'amirauté qui m'enjoint de vous laisser à Saint-Domingue, où vous serez recueilli par une frégate française. Et, en même temps, voici ce qu'on m'envoie pour vous ;" et il me remit cette croix de Saint-Louis avec un brevet de lieutenant ; sans me prévenir, il avait fait agir pour moi auprès du cabinet de Versailles, et je recevais tout à la fois ma liberté et ma récompense...

Ah ! je n'eus qu'une pensée, c'est que mademoiselle Clotilde de Perne, qu'on aurait refusé au pauvre Gaston, humble enseigne et orphelin sans fortune, on l'accorderait peut-être au lieutenant de Tervaz, décoré, à vingt-trois ans, des ordres du roi... Ce moment-là fut trop beau ! je me sentis trop heureux, trop fier ! Cette croix, ce grade, je les lui rapportais, à elle !... à elle qui ne m'a pas attendu... Oh ! Clotilde ! les boulets anglais sont moins meurtriers que vous... c'est vous qui me tuez !...

Et M. de Tervaz, un moment distrait de son désespoir par le récit qu'il venait de faire, parut s'y replonger avec une nouvelle amertume.

— Mais vous, mes amis, dit-il alors, vous qui cherchez à me faire oublier que je souffre, à me détourner de ce que je dois apprendre, oh ! je vous en supplie, dites-moi tout ; je veux tout savoir ; et, dussé-je en mourir, j'aurai la force de tout écouter.

— Nous ne pouvons vous dire, répliqua Dominique Ernel, que ce qui est arrivé jusqu'à nous : Lorsque mademoiselle de Perne revint, il y a quatre ans, de Montpellier, où elle vous avait vu pour la dernière fois...

— Oui, interrompit Gaston, j'étais allé, comme d'habitude passer l'automne chez ma bonne vieille tante, la seule parente qui me restât en ce monde...

— Lorsque mademoiselle de Perne revint, elle paraissait pleine de confiance dans l'avenir ; vous connaissez son caractère énergique et altier ! Elle savait que vous étiez pauvre, qu'avant de la demander à son père, vous aviez à vous créer à vous-même un avenir, une fortune, un nom ; d'ailleurs, vous étiez si jeunes tous deux ! elle dix-sept ans, vous dix-neuf... On pouvait attendre. Telles avaient été les dernières paroles que vous aviez échangées en vous quittant, et on eût dit qu'elles avaient laissé sur son front si pur et si beau cette auréole qui va si bien aux jeunes et aux heureux. *Amour ! Courage ! Espérance !*

— Moi aussi, je les avais emportées dans mon âme comme mon seul trésor, reprit Gaston avec une indicible angoisse.

— Les choses allèrent ainsi pendant deux ans. Le marquis de Perne, veuf et se sentant vieillir, pressait quelquefois sa fille d'accepter un des nombreux partis qui s'offraient à elle, afin qu'elle pût, avant de mourir, être rassuré sur sa destinée et se voir revivre dans ses petits enfants. Mais elle refusait toujours, donnant à ses refus quelques-uns de ces mille prétextes qui ne manquent jamais aux jeunes filles, aussi étions-nous bien tranquilles de ce côté-là, lorsqu'au milieu de cette sécurité trompeuse tomba, comme un coup de foudre, la nouvelle de votre mort.

Jugez quelles furent nos angoisses ; elles redoublèrent lorsqu'il fallut annoncer cette nouvelle à mademoiselle de Perne. Ce fut, poursuivit Dominique d'une voix moins assurée, ce fut une jeune personne dont vous vous souvenez peut-être, mademoiselle Antoinette Margerin, qui se chargea d'en parler à sa noble amie, d'abord comme d'un bruit sinistre, ensuite comme d'une affreuse réalité : elle reçut ce coup terrible avec une sorte d'intrépidité douloureuse, d'exaltation passionnée, plus effrayante peut-être que de vulgaires transports : — Non, Gaston n'est pas mort, je le sens là, dit-elle en mettant la main sur son cœur. Puis elle se reprit et ajouta : — Ou, si cette horrible nouvelle est vraie, à dater d'aujourd'hui je suis fiancé à un toulou et je lui serai fidèle.

— Ah ! je la reconnais bien ! s'écria Gaston oubliant tout.

— Pendant un mois, elle vécut enfermée, ne recevant personne que mademoiselle Antoinette Margerin et Julie Thibaut, seules confidentes de son secret. Vers cette époque, le vicomte de Varni revint de Rome, où son cousin, le vice-légat, l'avait envoyé en mission, et où il avait passé quelques années. Son grand procès avec le marquis de Perne n'était point terminé ; leurs vieilles haines de famille ne semblaient pas éteintes, et cependant nous apprîmes bientôt qu'il y avait eu entre eux un arrangement à l'amiable ; on attribua cette concession à un sentiment nouveau qui s'était, disait on, emparé de M. de Varni...

— Oh ! parlez ! parlez toujours ! dit Gaston, qui voyait que Dominique Ernel hésitait encore, ne craignez pas de retourner le poignard dans la plaie... La souffrance qu'elle me cause est le seul sentiment par lequel je tiens encore à la vie.

— M. de Varni vit mademoiselle de Perne à l'église : avant son départ, elle n'était qu'une enfant, et il l'avait à peine regardée ; il la retrouvait jeune fille, et si belle qu'on s'arrêtait dans les rues pour la voir passer. Elle fit sur lui une profonde impression : ce fut alors qu'il chercha à se rapprocher du marquis de Perne ; rien n'est difficile avec une immense fortune, un grand nom et un grand crédit. M. de Varni fut donc reçu dans cette maison ; ses visites devinrent plus fréquentes... et quelques mois après, nous apprîmes qu'il avait demandé et obtenu la main de mademoiselle Clotilde...

Gaston de Tervaz écoutait tout ce récit avec un frémissement intérieur, mais il n'interrompait plus.

— Quel moyen avait employé M. de Varni pour vaincre cette volonté si ferme, cette fierté si inflexible ? Y avait-il, de la part de mademoiselle de Perne, *dévouement et obéissance filiale* ? Avait-elle craint pour son père les suites d'un refus qui aurait blessé M. de Varni dans son orgueil ? L'avait-il ébloui à l'aide de ses richesses, de sa haute naissance ? Voilà ce que nous nous demandâmes successivement, lorsque la nouvelle de cet étrange mariage se confirma dans le public.

Longtemps je refusai d'y croire, mais il fallut bien me rendre, lorsque les deux jeunes filles que mademoiselle de Perne admettait auprès d'elle, lorsque Antoinette et Julie essayèrent de l'interroger timidement, et qu'elle leur répondit d'un air de résolution désespérée. Cela est parce que cela doit être, je fais ce que je dois faire, ce me questionnez plus... et ne m'accusez pas."

— Et le mariage s'est fait ?

— Avant de se décider, mademoiselle de Perne me fit dire qu'elle désirait acquiescer sur votre sort plus de certitude, et qu'elle me priait d'aller moi-même à Montpellier, auprès de votre tante qui saurait peut-être quelque chose de plus positif, j'obéis. Ce voyage ne servit qu'à m'apprendre un malheur de plus, lorsque j'arrivai, la bonne vieille dame venait de mourir...

— Misérable ingrat que je suis ! interrompit Gaston de Tervaz, j'en avais pas encore songé à elle !... Ainsi donc, je suis seul, bien seul... celle qui m'aimait est morte, celle qui vit ne peut plus m'aimer... Car ce mariage s'est fait ? reprit-il en revenant avec une sorte d'emportement à l'idée qui le torturait.

— Hélas ! répondit Dominique, nul ne pourrait, mieux que moi, vous parler des détails de cette cruelle journée ; en ma qualité de premier clerc de maître Margerin, notaire des deux familles, je donnai lecture du contrat et assistai à la signature. En général, je ne connais rien de plus lugubre que la lecture d'un contrat de mariage, jugez ce que fut celui-ci pour moi qui connaissais le secret de mademoiselle de Perne, pour moi, qui aimais aussi... presque sans espoir...

Et Dominique, agité d'une émotion nouvelle, s'arrêta un instant.

— Poursuivez, lui dit Gaston d'une voix sourde.

— J'entraî donc avec mes paperasses et mon humble costume dans le beau salon de M. le marquis de Perne, tout étincelant d'or, de parures et de lumières. Une foule d'invités s'y pressaient monseigneur Passionei, notre vice-légat, était venu pour faire fête à son cousin, et, à sa suite, tous les grands noms de la Provence et du Comtat avaient leurs représentants dans cette assemblée brillante. Lorsque la fiancée entra, un murmure d'admiration s'éleva de toutes parts.

Elle étoit vêtue de blanc, et comme baignée dans un nuage de dentelles ; une couronne de roses blanches ornait son front : dentelles et couronne étaient moins pâles que cette figure céleste qui semblaient appartenir au monde idéal plutôt qu'au nôtre. Elle avait voulu avoir auprès d'elle les deux jeunes filles qu'elle a la bonté d'appeler ses amies d'enfance ; Antoinette et Julie étaient là, prêtes à la soutenir dans ce moment décisif, si son courage l'avait trahie.

En entrant, mademoiselle de Perne me jeta un long regard, comme pour me dire que seul dans cette foule, je pouvais élever mes pensées au niveau des siennes. Cependant son attitude étoit ferme et son regard assuré : ses deux compagnes avaient l'air plus abattu qu'elle-même ; quant à moi, j'avais la fièvre : pour tous ceux qui se trouvaient là, cette soirée étoit une fête ; pour nous quatre, elle étoit un supplice.

— Et pourtant mademoiselle de Perne a signé ?

— Lorsque j'eus terminé la lecture du contrat, il y eut un instant de silence, puis mademoiselle de Perne se leva et s'avança lentement vers la table. Au moment où ma main tremblante lui présenta la plume, elle se retourna vers la porte du salon, et, j'ai pu vous le dire, telle étoit l'expression de son regard, que, par une hallucination étrange, nous crûmes, Antoinette, Julie et moi que nous allions voir apparaître sur le seuil, ou votre spectre ou vous-même, mais rien ne parut, mademoiselle Clotilde saisit la plume, et...

Au lieu de poursuivre, Dominique Ermel fouilla dans sa poche et en tira une grande feuille de parchemin, aux armes du vice-légat. C'étoit ce contrat de mariage. Lorsque Thibaut étoit venu lui dire qu'on l'attendait au cabaret, lorsque les deux mots mystérieux, « Clotilde et le Lys, » lui avoient fait deviner l'arrivée de M. de Tervaz, il avait eu le temps de prendre ce contrat dans l'étude de maître Margerin, son patron, pensant, avec raison peut-être, que, pour convaincre Gaston de son malheur, cette preuve matérielle ferait plus que tous les discours. Il lui mit donc entre les mains cette pièce, hélas ! trop palpable : au-dessous des signatures des deux mariés et leurs parents, on lisait celles de presque tous les gentilshommes du pays, et plusieurs notables de la bourgeoisie, ou magistrats populaires.

Parmi ces noms, dont la plupart sont éteints ou oubliés, il y en avait deux, le premier et le dernier, qui frappent aujourd'hui les regards comme deux brillantes planètes dans le ciel étoilé l'un, bien illustre déjà, l'autre, bien obscur à cette époque : le duo de Crillon, et Joseph Vernet...

— Au surplus, monsieur le vicomte, voici ce contrat.

Ici, maître Calixte Ermel s'interrompit, et prenant une feuille de parchemin intercalée parmi ses divers papiers, il la remit à Charles de Varni. Quatre-vingt-douze ans avoient passé sur cette feuille : elle étoit froissée, ridée, jaunie, mais lisible encore, la signature de Clotilde de Perne étoit d'une écriture assez ferme jusqu'aux trois ou quatre dernières lettres ; celles-là étoient presque indéchiffrables. On voyait que la main avoit faibli avant la volonté.

— M. de Tervaz, reprit le notaire, rendit à Dominique Ermel le contrat de mariage, et lui dit avec un nouvel accent de désespoir :

(A CONTINUER).

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS \$0.75
A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C^{ie},

Boite 1886, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Stc. Thérèse